



COUP  
de  
CŒUR

ELOISA JAMES

*La provocatrice*

LES WILDE

J'AI  
LU

POUR elle

AVENTURES & PASSIONS



## **Eloisa James**

Diplômée de Harvard, d'Oxford et de Yale, spécialiste de Shakespeare, elle est professeure à l'université de New York et auteure de romances historiques traduites dans le monde entier. Elle a été récompensée par de nombreux prix.



# La provocatrice

*Aux Éditions J'ai lu*

**LES WILDE**

- 1 – La coqueluche  
de ces dames  
*N° 12504*
- 2 – Le retour du guerrier  
*N° 12703*
- 3 – Le parti idéal  
*N° 12950*
- 4 – La plus délurée  
de la famille  
*N° 13134*
- 5 – Le dernier amour du duc  
*N° 13238*
- 6 – La petite souris en robe  
de bal  
*N° 13315*

**LES SŒURS ESSEX**

- 1 – Le destin des quatre sœurs  
*N° 8315*
- 2 – Embrasse-moi, Annabelle  
*N° 8452*
- 3 – Le duc apprivoisé  
*N° 8675*
- 4 – Le plaisir apprivoisé  
*N° 8786*

**LES PLAISIRS**

- 1 – Passion d'une nuit d'été  
*N° 6211*
- 2 – Le frisson de minuit  
*N° 6452*
- 3 – Plaisirs interdits  
*N° 6535*

**IL ÉTAIT UNE FOIS**

- 1 – Au douzième coup  
de minuit  
*N° 10163*

2 – La belle et la bête  
*N° 10166*

3 – La princesse au petit pois  
*N° 10510*

4 – Une si vilaine duchesse  
*N° 10602*

5 – La jeune fille à la tour  
*N° 10786*

**LES DUCHESSES**

1 – La débutante  
*N° 11065*

2 – Le couple idéal  
*N° 11159*

3 – Lady Harriet  
*N° 11172*

4 – Lady Isidore  
*N° 11184*

5 – Jemma de Beaumont  
*N° 11288*

6 – Le duc de Villiers  
*N° 11297*

7 – Trois semaines avec lady X  
*N° 11190*

8 – Quatre nuits avec le duc  
*N° 11481*

9 – Ma duchesse américaine  
*N° 11753*

Trois mariages  
et cinq prétendants  
*N° 10918*

Quatre filles et un château  
*N° 11587*

Sept minutes au paradis  
*N° 11992*

Sentiments et convenances  
*N° 12223*

ELOISA  
JAMES

LES WILDE - 7

La provocatrice

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Maud Godoc*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailu.com](http://www.jailu.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*  
WILDE CHILD

*Éditeur original*  
Avon Book,  
an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Eloisa James Inc., 2021

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2022

*Je dédie le présent opus à ma merveilleuse  
amie et collègue auteure, Lisa Kleypas.  
Écrire une romance historique en pleine pandémie  
était un défi, mais la sympathie de Lisa  
pour les personnages de ce livre qui l'ont beaucoup  
amusée m'a insufflé le ressort nécessaire  
à la création d'un roman joyeux.*



# 1

*Lindow Castle, domaine du duc de Lindow,  
Cheshire, 20 août 1784*

— Il me faut des rondeurs si vous voulez que je joue un rôle de femme, se plaignit Otis Murgatroyd en contemplant son reflet dans le miroir avec une moue dubitative.

— Je fais ce que je peux, répliqua Joan qui s'es-crimait sur les lacets du corset. Rentrez donc le ventre !

— Je croyais que les baleines faisaient des miracles, grommela Otis. D'après la réclame, les corsets de Mme Turcotte sont censés donner des formes à un mur de brique.

Lady Joan Wilde, fille du duc de Lindow, tira une dernière fois de toutes ses forces, parvenant à cintrer légèrement la taille de son ami. Elle fit un nœud solide. Ses doigts rougis lui arrachèrent une grimace.

— Et maintenant la fausse croupe. Au moins une robe à l'anglaise n'a pas de paniers.

Exhumée du grenier, la robe que portait Otis était passée de mode depuis un bon moment, mais il n'était pas question de participer à un concours

d'élégance dans la haute société accoutré en femme, juste de se produire sur la scène du théâtre privé de Lindow Castle. Une demi-heure plus tard, Joan s'effondra sur le sofa, épuisée, et se jura d'augmenter les gages de sa femme de chambre.

Otis, lui, était frais comme la proverbiale rosée du matin dans sa robe à jupon vert pomme et tablier en organdi jaune rayé, associée à une surjupe couleur fraise écrasée dont le corsage assorti était agrémenté d'un fichu en dentelle bouillonnant jusque sous le menton.

— Votre perruque est de travers, fit remarquer Joan.

Otis arborait une perruque « groseille à maquereau », selon l'expression de tante Knowe, caractérisée par deux grappes de bouclettes au-dessus des oreilles qui ressemblaient au fruit en question. Il en rectifia la position, puis coiffa un chapeau en soie rose foncé rehaussé d'un nœud vert forêt qu'il inclina sur le côté, histoire de se donner un chic un brin impertinent.

— J'adore cette débauche de couleurs, déclara-t-il.

— Un véritable arc-en-ciel, commenta Joan, ironique.

Depuis trois ans qu'ils se connaissaient, les tenues d'Otis n'avaient cessé de gagner en extravagance. Il avait même été jusqu'à se présenter devant la reine vêtu, ô scandale, d'une redingote en brocart abricot sur une culotte pourpre.

— Grâce à vous, j'en ai presque déjà la courbure, s'esclaffa bruyamment Otis.

— Rire comme une baleine n'est pas digne d'une lady, observa Joan.

— Je n'en ai pas non plus le charme mutin, concéda le jeune homme.

Certes. Au naturel, Otis était plutôt bel homme, quoique un peu petit, mais son indéniable pouvoir de séduction pâtissait grandement de son déguisement féminin.

— Alors que vous, en habit d'homme, vous êtes plus ravissante que jamais.

Joan haussa les épaules. Elle avait toujours considéré sa beauté comme un handicap, plutôt qu'un atout, sa blondeur, ses yeux bleus et son teint de pêche étant le lourd héritage légué par le comte prussien avec lequel sa mère s'était enfuie alors qu'elle-même n'était encore qu'une enfant, provoquant un scandale retentissant.

Plus d'un gentleman avait rejeté l'idée même d'épouser une femme dont la seule chevelure confirmait l'illégitimité.

Par chance, Joan avait grandi à Lindow Castle, au sein d'une grande famille protectrice et aimante. Elle avait toujours su qui elle était – une Wilde – et, plus encore, que le duc n'hésiterait pas à embrocher quiconque aurait l'audace de lui suggérer en face qu'elle n'était pas sa fille.

Lorsqu'elle se retourna vers le miroir, celui-ci lui renvoya le reflet d'un jeune homme en redingote d'un vert émeraude profond agrémenté de broderies en fil d'argent sur le devant et aux manchettes. Un homme. Avec tous les privilèges qui allaient avec.

Elle sourit à son double.

— Ce que je préfère dans ce costume, c'est l'épée, dit-elle en prenant la pose, la main sur la poignée, le genou fléchi devant elle.

— Si les matrones ont vent de cette fantaisie, vous risquez d'être mise au ban de la haute société, l'avertit Otis. Définitivement.

Joan haussa de nouveau les épaules. Ces deux dernières années, sa réputation avait failli être ruinée maintes fois. Parfois, le scandale n'était pas de son fait, comme lorsque le jeune lord Stuckley l'avait enlevée en plein bal, en projetant un mariage forcé. La riposte n'avait pas traîné : Joan l'avait assommé avec le pommeau de sa propre épée, un geste indigne d'une jeune fille bien née. Qu'elle ait ensuite regagné le bal, où elle avait dansé jusqu'au bout de la nuit, avait été considéré comme un affront plus grave encore par les esprits les plus étriqués.

Son père avait été furieux contre Stuckley, bien sûr, mais il n'avait guère été plus heureux quand il avait surpris Joan en train d'embrasser un marquis sous une tonnelle – épisode d'autant plus choquant qu'elle avait refusé ensuite la demande en mariage dudit marquis. Quelques semaines plus tard, elle embrassait l'honorable Anthony Froude sur un balcon au vu et au su de tous dans une salle de bal. Le scandale avait pris de l'ampleur lorsqu'elle avait informé lady Froude que la seule ivresse susceptible d'être provoquée par les baisers de son fils ne pouvait être due qu'à la bouteille de brandy que ce dernier avait descendue au cours de la soirée.

— Père m'a accordé l'autorisation de porter la culotte pour cette pièce, assura-t-elle à Otis. Il sait que j'en ai assez de jouer les damoiselles en détresse. Même si j'ai interdiction de quitter le domaine en habit d'homme. Interdiction qui ne s'applique pas à vous en robe, cependant.

— Je suppose donc que nous irons directement à la grille du château, devina Otis, habitué aux manigances de son amie.

— De toute évidence, nous devons tester nos costumes en public, répondit Joan en chaussant sa perruque blanche, un modèle qui s'ajustait parfaitement sur sa chevelure tressée, et comportait juste deux rouleaux impeccables au-dessus de chaque oreille et une petite queue à l'arrière. Votre valet a fait du beau travail avec vos sourcils, mais vous devez vous poudrer le visage, et quelques épingles ne seront pas de trop pour maintenir votre perruque en place.

Voulant s'asseoir sur le tabouret devant la coiffeuse, Otis rata sa cible et, entraîné par son encombrante tournure, s'affala sur le parquet au milieu d'un méli-mélo de jupons. Il leva vers Joan un regard excédé.

— Quelle femme saine d'esprit aurait l'idée de s'affubler d'un accoutrement aussi inconfortable ?

Ignorant une question à laquelle elle n'avait pas de réponse, Joan lui tendit la main.

— Allez, debout, ordonna-t-elle.

Elle le hissa sur ses pieds, ramassa la perruque, puis l'aida à arrimer solidement son chapeau.

— Je préférerais répéter mon texte au lieu de sortir me promener, dit Otis qui prit la houppe du poudrier sur la coiffeuse et s'en tapota généreusement le visage. La seule réplique dont je me souviens, c'est celle du spectre : « Adieu, Hamlet. Souviens-toi de moi ! »

— « Il y a quelque chose de pourri au royaume du Danemark », déclama Joan avec entrain. Le père de Hamlet a été assassiné par son oncle qui est monté sur le trône et a épousé la mère de Hamlet. Hamlet fait un sermon à sa mère, coupe toute relation avec Ophélie – vous – et part en mer avec des

pirates. Il finit par obtenir sa revanche et au dernier acte, tout le monde meurt.

— Y compris Ophélie. Les grandes tragédies shakespeariennes ne sont guère ma tasse de thé, je ne vous le cache pas. Si ma mémoire est bonne, la pauvre petite ne cesse de se lamenter à longueur de scène que Hamlet ne l'aime pas. Mémoriser des tirades à rallonge n'a jamais été mon fort. Et puis il faudrait que Hamlet soit aveugle pour tomber amoureux de cette Ophélie-là, conclut Otis, désignant le miroir comme s'il le prenait à témoin.

Joan était obligée d'admettre que des kilos de poudre ne réussiraient pas à masquer la mâchoire anguleuse de son ami.

— La clé pour un comédien, c'est l'imagination. Pensez à une femme triste, lui conseilla-t-elle. Vous vous souvenez de Mlle Trestle qui pleurait toutes les larmes de son corps à la mort de son épagueul bien-aimé ? Efforcez-vous d'imiter ses expressions.

Joan n'avait aucun talent pour les travaux d'aiguille, pas davantage pour le pianoforte et encore moins l'aquarelle. Son unique passion était la comédie.

Malheureusement, les femmes de qualité n'étaient autorisées à jouer que des rôles de femmes de qualité, et uniquement en amateur, dans le cadre de rares représentations privées. Elle en avait pardessus la tête de jouer la gente demoiselle attendant qu'un prince vaillant vole à son secours. Elle rêvait d'incarner le prince qui affronte les pirates.

Dieu merci, à force d'insister, elle avait fini par faire céder son père, à la condition cependant qu'un membre de leur cercle familial ou amical interprète la bien-aimée de Hamlet. Toutes les femmes de la famille ayant unanimement décliné le rôle

d'Ophélie, même pour un soir, son meilleur ami s'était sacrifié.

Il s'essaya à une moue qui lui donnait l'air d'avoir des problèmes gastriques.

— Je suppose que vous avez choisi un modèle de sang royal à imiter pour le personnage de Hamlet.

— Pas loin, oui, confirma Joan.

Le vicomte Greywick, futur duc d'Eversley était l'homme le plus pompeux et horripilant qu'elle ait jamais rencontré. Ce dernier avait courtisé deux de ses sœurs, mais, heureusement, Betsy et Viola l'avaient toutes deux éconduit.

Joan se concentra pour s'assurer de bien visualiser le maintien arrogant de ses épaules, le pincement sévère de ses lèvres et ce regard hautain dont il gratifiait tout un chacun, se voyant sans doute comme un être supérieur à l'infailibilité quasi divine.

Selon son beau-frère Jeremy, Greywick était déjà parfait à Eton.

L'excellence incarnée.

Le phénix de la noblesse anglaise.

Tout le contraire d'elle-même.

Elle se tourna vers Otis, affichant une expression dégoulinante de dédain aristocratique, l'air d'un homme qui considérait que la lignée importait davantage que le caractère. Ou plutôt : qui considérait que sa lignée *était* son caractère.

Un jour, Greywick serait duc. Et de toute évidence, il ne l'oubliait jamais. Pas un seul instant.

Sa mère et lui étaient en visite au château en ce moment et assisteraient donc à la représentation de Hamlet. L'idée de jouer Greywick en présence du modèle en chair et en os était réjouissante en diable.

— Pas mal du tout, déclara Otis, agitant les sourcils. Vous avez sans conteste une allure royale. Mais Hamlet était-il vraiment aussi condescendant ? Je le prenais plutôt pour un bon gars.

— Hamlet est un prince, lui rappela Joan. Depuis sa plus tendre enfance, on lui a martelé qu'il valait mieux que tout le monde.

— Je préférerais jouer l'arrogance plutôt que la mélancolie, avoua Otis qui tenta une nouvelle moue. Bouhou, je pleurniche comme une madeleine ! Je vais me jeter dans un ruisseau parce que le prince n'apprécie pas mes courbes !

— Venez, dit Joan en se dirigeant vers la porte. Nous nous entraînerons dans la bibliothèque.

— Allez-y, je vous rejoins. Je dois d'abord faire un détour par le cabinet d'aisances. En espérant que j'arrive à viser le pot de chambre avec tout cet attirail.

Joan pouffa.

— Il n'est pas facile d'être une femme, je vous l'accorde. Nous nous retrouverons en bas.

Dans le couloir, elle s'arrêta un instant pour rajuster son épée. Le ceinturon appartenait à un de ses frères et n'était pas fait pour des hanches féminines. Joan était mince, mais dotée de courbes voluptueuses aux bons endroits – enfin, aux mauvais en ce qui concernait les épées.

Elle emprunta l'escalier de service – un raccourci pour la bibliothèque. Une fois au rez-de-chaussée, le ceinturon se mit à glisser de plus belle. La tête penchée, elle se débattait avec la boucle quand, au détour du couloir, elle heurta de plein fouet quelqu'un qui venait en sens inverse.

— Désolée, s'excusa-t-elle en levant les yeux.

Malédiction !

C'était lui.

Thaddeus Erskine Shaw, vicomte Greywick, avait beaucoup d'affection pour la famille Wilde. Sa mère était une amie proche de la sœur du duc, lady Knowe. De son côté, son amitié avec les fils de Sa Grâce et un de ses beaux-fils remontait à leurs années de pensionnat à Eton.

Joan, en revanche, n'avait pas sa préférence.

Sa sœur Betsy était intelligente et spirituelle ; il l'aurait volontiers épousée. Ou alors la discrète et charmante Viola.

Joan n'était jamais entrée en ligne de compte comme sa future duchesse à cause de ses origines sulfureuses, mais surtout parce qu'elle était horripilante. Horripilante à l'extrême.

— Lady Joan, lâcha-t-il avec froideur.

Ils avaient cessé de prendre la peine de se saluer avec davantage qu'un semblant de politesse à un moment ou un autre la saison dernière. *À un moment ou un autre ?* Il savait à la minute près quand leur hostilité larvée s'était muée en guerre ouverte.

Le dix avril, il s'était incliné devant elle et l'avait invité à danser – par pure politesse, parce qu'il n'avait pas la moindre envie de gâcher son temps en sa compagnie. Après un silence, elle avait décliné.

« Vous allez devoir m'excuser, mais j'ai mal à la tête et je crois que je vais rentrer », avait-elle répondu. Elle n'avait même pas tenté de paraître convaincante, et comme personne à Londres n'avait le don de mentir avec autant d'aplomb que cette pécore, l'insulte n'en avait été que plus cinglante.

Il s'était incliné de nouveau et elle avait tourné les talons sans autre forme de procès. S'il avait eu la satisfaction de savoir que son masque indéchiffrable ne trahissait rien de son humiliation, à l'intérieur il bouillait littéralement de rage.

Quelques minutes plus tard, elle était passée devant lui, bras dessus, bras dessous avec l'honorable Anthony Froude. Elle avait eu l'insupportable impertinence de lui décocher un regard de défi avant d'entraîner Froude sur le balcon où elle l'avait embrassé à pleine bouche.

À leur rencontre suivante, il s'était contenté d'un bref signe de tête. Elle avait cillé d'un air surpris, comme si elle ne se rappelait pas pourquoi il se montrait si glacial, puis l'avait gratifié d'un regard lourd de mépris.

— Vous l'avez mal pris, n'est-ce pas ? avait-elle dit. Bigre, je ne vous croyais pas si chatouilleux. Ou peut-être trouvez-vous que je dépasse les bornes. On ne peut que l'espérer.

Une fois de plus, elle avait tourné les talons.

Et voilà qu'aujourd'hui...

Même ici, dans la pénombre de ce couloir, lady Joan rayonnait. C'était ce qu'il y avait de plus exaspérant chez elle : sa beauté solaire. Non que la beauté fût rare chez les Wilde.

Mais elle n'était pas une Wilde.

Chez elle, il n'y avait rien du physique un peu ténébreux du duc. Pour commencer, elle était blonde

comme les blés, sa chevelure comme ses sourcils. Et son nez, quoique plus mutin, était la réplique parfaite de celui de l'infâme Prussien.

Ce n'était pas seulement cette blondeur troublante qui la rendait exquise. Non, c'était cette façon qu'elle avait de parler avec les yeux. Et cette bouche. Aucune autre femme ne possédait une bouche pareille : des lèvres pulpeuses à souhait dont les commissures naturellement relevées lui donnaient en permanence un air amusé. Si on y associait ce rire communicatif...

Assez !

Il chassa ces fadaises de ses pensées.

— Que diable portez-vous ? grogna-t-il, agacé contre lui-même autant que contre Joan.

— Un habit d'homme, répondit-elle avec un petit sourire insolent.

— J'ai des yeux pour voir.

D'ordinaire, elle avait déjà un petit côté provocant, mais là ? Avec cette culotte en soie moulante...

— Vous ne pouvez pas vous promener en pantalons.

— Votre désapprobation est si chère à mon cœur, rétorqua-t-elle avec un sourire triomphant, ses yeux bleu pervenche pétillants de joie.

Il la foudroya du regard.

— Je connais cette expression. Vous devez sûrement savoir qu'elle n'a aucun effet sur moi.

Il mentait. Joan connaissait toutes les ficelles du badinage. Elle s'y adonnait avec une rare maestria, flirtant avec tous les gentlemen de moins de soixante ans qui croisaient son chemin. Et même s'il avait conscience que ce n'était pour elle qu'un jeu...

Ma foi, il n'en demeurait pas moins homme.

Et aucun homme ne pouvait rester insensible à ce regard enjôleur, celui d'une séductrice sensuelle et rieuse, capable de faire croire au pauvre naïf qui avait le malheur de le croiser qu'il était l'homme le plus désirable du monde.

Ledit regard disparut subitement comme elle lançait avec impatience :

— Hors de mon chemin, Greywick. Mon père est au courant et j'ai son approbation. Il est la seule autorité que je reconnaisse après le roi. Vous serez d'accord avec moi pour admettre que j'ai raison.

Un frisson d'irritation courut le long de l'échine du vicomte. Il avait catalogué depuis longtemps l'attitude du duc de Lindow envers Joan comme permissive à l'excès, mais cette fois, son indulgence confinait au blasphème.

— Sa Grâce *approuve* que l'on vous voie ainsi ? se força-t-il à articuler, les mâchoires crispées.

— Inutile de prendre cet air outré, rétorqua-t-elle, pas le moins du monde impressionnée par son ton, qu'il n'utilisait pourtant que très rarement. Vous avez l'air aussi aigri qu'un quaker dans une taverne. Si vous n'y prenez garde, vous finirez encore plus vertueux et intolérant que vous ne l'êtes déjà.

— J'ai l'air outré parce que je le *suis*. Votre réputation est en jeu, gronda-t-il, dominant sa colère à grand-peine.

En cas de scandale, Joan risquait d'être mise au ban de la haute société.

Non qu'il s'en souciât.

— Savez-vous combien de fois j'ai eu droit à cette mise en garde ? s'enquit-elle avec un haussement d'épaules. À peu près chaque semaine durant ces deux dernières années. Or, ô surprise, je suis encore invitée partout. Au cas où vous vous demanderiez

pourquoi, Greywick, c'est parce que je suis une héritière et la fille d'un duc, du moins sur le papier. Le pouvoir et l'argent l'emportent sur l'illégitimité.

— Inconsciente et irresponsable, voilà ce que vous êtes, déclara-t-il, catégorique.

— Cela aussi, concéda-t-elle. Maintenant, allez-vous vous décider à bouger votre carcasse du passage ? Sinon, je vous fais tâter de ma lame. Ce sera l'occasion de m'initier à ces préliminaires que vous, les hommes, appréciez tant.

— Préliminaires ? répéta-t-il, incrédule.

— Seigneur, j'imagine que j'ai *encore* choqué l'homme le plus pédant de Londres. Pourquoi les hommes portent-ils une lame, à votre avis ? Ce n'est rien d'autre qu'une forme déguisée d'affirmation de leur sacro-sainte virilité : ils embrochent leurs adversaires au lieu de...

— Votre réputation sera ruinée, l'interrompit-il. Vous serez bannie de la haute société.

— Pauvre de moi, ironisa Joan. Imaginez un peu : si je n'étais pas forcée de croiser un certain vicomte à des bals ennuyeux et des dîners insipides, cela m'éviterait peut-être de devoir supporter ses critiques à longueur de saison. Quand je ne suis pas tout bonnement ignorée, ajouta-t-elle, glaciale.

Thaddeus sentit un nerf tressauter sur sa mâchoire.

— Je... Il me semble que vous aimez danser.

Joan croisa les bras sur sa poitrine.

— Cela dépend avec qui. Poursuivez, milord. C'est un moment d'inspiration très précieuse pour moi. L'occasion de m'imprégner dans les moindres nuances d'une royale bâtardise.

— Je ne suis pas...

— Au temps pour moi ! s'exclama Joan d'un ton léger. C'est moi la bâtarde, pas vous. Vous n'appartenez

pas à la royauté, certes, mais croyez-moi, vous êtes plus royal que George en personne, je me contente donc de ce que j'ai sous la main.

— De quoi diable parlez-vous ?

— Du prince Hamlet. Le rôle que je dois interpréter. Vous êtes sûrement au courant.

Thaddeus fronça les sourcils. Quand sa mère et lui étaient arrivés à Lindow la veille pour un séjour de deux semaines, le majordome avait évoqué une représentation théâtrale donnée par la compagnie itinérante du Théâtre royal de Drury Lane.

— Je sais qu'une troupe de théâtre doit se produire au château.

— Je joue le prince du Danemark, expliqua Joan. Comme mon père refusait que je joue une scène d'amour avec un comédien de la compagnie, c'est Otis qui interprétera le rôle d'Ophélie. Même si je trouve qu'ordonner à Ophélie de se retirer dans un couvent ne mérite guère le nom de scène d'amour.

— Otis Murgatroyd va jouer Ophélie ? En robe ? faillit s'étrangler Thaddeus. Il s'agit d'une farce ?

— Pas du tout, c'est une création tout ce qu'il y a de plus sérieux de *Hamlet*, assura Joan, le regard pétillant de malice. J'interpréterai le rôle de Hamlet dans ce même costume.

— Non !

— Très réussi, ce regard à la fois incrédule et scandalisé, commenta-t-elle d'un ton appréciateur. Je ne sais pas si j'arriverai à imiter le tic de la mâchoire, mais...

Elle plissa les yeux, prenant une mine courroucée.

— Ai-je l'air d'un noble en colère ? Hamlet est parfois terriblement irritable.

— Vous allez jouer le rôle-titre d'une pièce de Shakespeare en public aux côtés de comédiens

professionnels ? dit Thaddeus qui s'efforçait de digérer l'information. Voyons, c'est impossible.

Il vit l'instant précis où elle se mit vraiment en colère. Joan adorait jouer la comédie. Innocente jouvencelle ou séductrice accomplie, elle était capable de passer de l'un à l'autre en un clin d'œil. D'ordinaire, aucune de ses imitations n'affectait la couleur de ses pupilles, mais là elles s'assombrirent, prenant une teinte bleu acier qui n'augurait rien de bon.

— Je ne considère pas les membres de ma famille et quelques intimes comme un véritable public.

— Ne soyez pas stupide, bougonna-t-il. La nouvelle se répandra. Qu'advient-il de votre jeune sœur si votre réputation est ruinée ?

Elle le gratifia d'un regard empreint de pitié.

— Artie est une Wilde, Greywick. Une authentique Wilde, pas comme moi. Personne dans votre précieux petit cercle n'en aura rien à faire si je ne me montre plus jamais en société. Bon débarras, se diront-ils entre eux. Et vous avec.

Thaddeus prit un air horrifié.

— Personne ne vous a jamais manqué de respect en ma présence, s'indigna-t-il. Et personne ne le fera, ajouta-t-il avec une pointe de menace dans la voix.

— Juste parce que vous vous réservez ce plaisir, riposta-t-elle. Pour votre information, j'ai eu droit à tous les noms d'oiseau possibles et imaginables, de « dévergondée congénitale » à « catin germanique », même si « bâtarde » ou « rejeton de l'amour » restent de grands classiques indémodables.

— Des gens vous ont dit ces horreurs en face ?

— Dès mon arrivée au pensionnat avec mes sœurs, confirma Joan avec une moue plus amusée qu'autre chose.

Le nœud se desserra dans la poitrine de Thaddeus. À l'évidence, elle s'en moquait.

— Je me fiche pas mal de l'opinion des prudes imbus d'eux-mêmes, confirma-t-elle.

Visiblement, il était inclus dans le lot.

— Ce seront les seuls à faire des histoires si le bruit se répand que j'ai joué un rôle d'homme dans ma propre maison, insista-t-elle, sûre de son fait.

— Vous faites erreur, croyez-moi.

— Cessez donc de tout dramatiser, s'impacienta-t-elle. Ma sœur Betsy a assisté à une vente aux enchères vêtue en homme et peu après, elle a épousé un marquis, votre ami Jeremy, même si j'ai du mal à croire que vous ayez des amis.

Thaddeus tiqua. Joan dut sentir qu'elle avait peut-être poussé le bouchon trop loin.

— Désolée. C'était malvenu de ma part. Je suis sûre que vous êtes plus agréable avec ceux que vous jugez dignes de votre compagnie, comme Jeremy et Betsy.

— Je ne vous juge pas indigne de ma compagnie, répliqua Thaddeus, qui sentit le nerf tressauter de nouveau sur sa mâchoire. Certainement pas.

Nouveau haussement d'épaules.

— Vous étiez aussi à Wilmslow quand Betsy est entrée dans cette salle des ventes. C'était, quoi, il y a quatre ans ?

— Je n'y ai pas accompagné votre sœur, se défendit Thaddeus qui avait l'impression d'être une machine infernale au bord de l'explosion.

D'où venait cette animosité ? L'avait-il blessée sans s'en rendre compte par le passé ? Impossible de déchiffrer ses expressions. Elle était comme un caméléon : les émotions se succédaient sur son visage. Elle ne lui avait certes jamais donné l'impression de

se soucier de ce qu'il pensait d'elle ou de ce qu'il lui disait.

— Parce que vous n'approuviez pas son initiative, j'imagine. Et maintenant, écartez-vous de mon chemin. Je ne supporte plus cette conversation si utile soit-elle à mon rôle.

Choqué par cette attaque injuste, Thaddeus demeura planté au milieu du couloir. C'était la vérité : il n'avait pas participé à cette visite à la salle des ventes. Il ouvrit la bouche pour s'expliquer – sauf qu'il n'avait pas pour habitude de justifier ses actes.

Un gentleman digne de ce nom prouvait sa valeur en adhérant aux principes qui gouvernaient la civilisation et à son propre code de conduite. Seul l'honneur conférait à un homme le droit de se considérer comme un gentleman. Il n'avait pas à s'expliquer.

— Vous ne prenez pas en considération les conséquences de vos actes pour les autres, déclara-t-il simplement.

— Il n'y en aura pas, rétorqua Joan d'un ton catégorique. Ma famille m'aime et continuera de m'aimer. Si la haute société me rejette, ils ne seront pas abasourdis ; ils s'y attendent depuis des années. Je ne serais pas autrement surprise que mes frères aient parié sur cette éventualité.

— Vous refusez de comprendre, siffla Thaddeus. Ceux qui outrepassent les règles font d'autres victimes. Votre insouciance ne restera pas sans répercussions.

Joan fronça les sourcils.

— Balivernes, rétorqua-t-elle, se penchant vers lui juste assez pour qu'il sente les effluves délicats de miel et de fleur de sureau qui émanaient d'elle.

Elle lui planta l'index dans le torse si brutalement qu'il en sursauta.

— Tout le monde ne peut se montrer à la hauteur de vos critères inaccessibles, Greywick. Personne n'est jamais assez bien pour vous. Deux de mes sœurs en ont déjà fait les frais !

— C'est faux ! Elles ont choisi...

— Pourquoi ? le coupa-t-elle d'un ton soudain radouci, les yeux au fond des siens. Pourquoi seraient-elles tombées amoureuses d'autres hommes alors que vous étiez là, à danser avec elles, à jouer au futur duc, bref à vous comporter comme le bouffon pédant et endimanché que vous êtes ?

Il y eut un silence pesant.

— À vous entendre, je ne suis en rien sympathique, finit-il par dire. Auquel cas vos sœurs l'ont échappé belle.

Une lueur de remords s'alluma dans les yeux de Joan, mais avant qu'elle ait le temps d'ouvrir la bouche, il leva la main.

— Vous avez parfaitement le droit d'avoir votre opinion, même si je ne l'apprécie pas. Sachez cependant que je n'adhère pas aux principes en vigueur dans la société simplement pour respecter la bienséance. Quand certaines personnes égoïstes et insouciantes n'en font qu'à leur tête, il arrive que d'autres en paient les pots cassés. Il ne suffit pas de se dire « après moi, le déluge » !

Il avait haussé le ton au point que Joan recula d'un pas. L'air entre eux était chargé comme après le fracas d'un éclair.

Il y a des situations où une lady a le choix entre faire la révérence ou tourner les talons. Celle-ci se situait quelque part entre les deux. Pas de révérence, pas non plus de fuite précipitée.

Joan s'appliqua à battre en retraite dignement, le dos droit, la tête haute.

### 3

Fort commodément situé à la croisée des routes principales du Cheshire, Lindow Castle était un lieu de passage privilégié pour les parents, amis et simples connaissances qui gravissaient le perron à toute heure du jour et de la nuit dans l'espoir d'un repas ou d'un bon lit avant de reprendre la route pour le Staffordshire ou pour l'Écosse.

— Nous ne sommes rien de plus qu'un relais de poste, avait coutume de grommeler le duc, tandis que Prism, le fidèle majordome, veillait à ce que chaque invité inattendu ait droit à une bassinoire bien chaude et à des draps propres.

À la différence de sa demi-sœur, Viola, Joan se réjouissait quand il y avait des invités. Elle appréciait aussi les soirées intimes, quand les membres de la famille dînaient seuls. Ou les rares fois où quelques amis proches étaient en résidence. Ces jours-là, les repas étaient servis dans la petite salle à manger dont les Wilde franchissaient la porte sans cérémonie, se retrouvant par groupes de six convives autour des tables rondes au gré des arrivées.

En cet instant, elle avait la certitude absolue de n'avoir pas la moindre envie d'être assise à

côté ni même à proximité de Greywick. Elle en avait déjà assez pris pour son grade. « Égoïste » et « Insouciant » résonnaient encore dans sa tête. Chacun semblait s'ingénier à se montrer sous son plus mauvais jour. Elle reconnaissait y avoir été un peu fort en affirmant qu'il n'avait pas d'amis. Évidemment, il en avait. À commencer par ses frères !

Du coup, il lui battait froid encore plus qu'avant. Elle avait l'habitude des réactions hostiles à son endroit, il était donc absurde que le dédain de cet homme en particulier la touche à ce point.

Avant le repas, elle veilla donc à rester à l'autre bout du salon, puis entra dans la salle à manger au bras d'Otis. Lors des soirées en famille, les Wilde ne respectaient pas la règle de l'étiquette selon laquelle le duc et la duchesse ne pouvaient être assis ensemble, et pas davantage celle qui imposait la séparation entre hommes et femmes. Sa Grâce avait décrété depuis longtemps qu'il mangerait auprès de son épouse, point. Enceinte jusqu'aux yeux, Viola s'assit avec précaution près de sa mère. Son mari, Devin, prit place de l'autre côté. Tante Knowe dînait toujours en leur compagnie si elle en avait l'occasion. Ce soir, sa chère amie, la duchesse d'Eversley, s'était jointe à elle.

De nouveau en habit, Otis menait Joan vers une table toute proche quand elle réalisa que les seules places encore disponibles s'y trouvaient justement. Et comme par un fait exprès, le vicomte s'apprêtait à s'y asseoir avec sa tête des mauvais jours.

— Curieux plan de table, commenta Otis avec entrain. C'est peut-être moderne, mais du coup il y a une table complète pour les adultes et une autre ici avec seulement nous trois. Une table pour les enfants, pourrait-on dire.

— Pour ma part, je me considère comme un adulte, déclara Greywick qui s'assit sans un regard pour Joan.

— Vous êtes assurément très mûr pour votre âge, riposta celle-ci, se réprimandant mentalement à peine les mots sortis de sa bouche.

Elle refusait de s'abaisser à un nouvel échange d'amabilités avec lui.

— Viola et Devin sont aussi à la table des adultes, Otis, donc, votre idée de table pour enfants ne tient pas, ajouta-t-elle.

— Celle des célibataires alors, suggéra-t-il. J'ignore si le mariage fait mûrir, mais d'après mon expérience, c'est une épreuve éreintante. Le seul office que j'ai apprécié dans ma courte carrière de pasteur, c'était la célébration des unions. Les couples étaient toujours joyeux, tandis que ceux qui amenaient leur bébé pour le baptême donnaient l'impression de ne pas avoir fermé l'œil depuis des mois.

De l'autre table, Viola capta le regard de Joan et lui demanda d'un sourcil interrogateur si elle souhaitait que Devin et elle les rejoignent. Joan secoua discrètement la tête.

Elle considérait Greywick comme un insupportable rabat-joie, mais en adulte responsable qu'elle était, célibataire ou pas, elle s'estimait capable de manger en sa compagnie sans que le dîner dégénère en confrontation. Elle déplia la serviette en lin amidonné et l'étala sur la soie abricot de sa robe du soir.

— L'Église ne vous manque pas trop, monsieur Murgatroyd ? s'enquit le vicomte.

En fils cadet obéissant, Otis avait étudié la théologie à Cambridge et commencé à officier dans

une paroisse avant de quitter rapidement la prêtrise.

— Pas du tout.

Tandis qu'il expliquait les raisons de son brusque changement de vocation après seulement deux semaines, l'attention de Joan se mit à vagabonder.

Ce rôle en habit d'homme avait décuplé sa hardiesse. Et si elle ne se destinait pas au mariage que sa famille appelait de ses vœux ? Et si elle choisissait un tout autre avenir que celui de ses frères et sœurs ? Et si elle quittait le château, comme sa mère ?

Otis avait bouleversé les attentes de sa famille. Depuis sa plus tendre enfance, son destin était tout tracé. Pourtant, après avoir tenté l'expérience, il l'avait rejetée.

Joan regarda autour d'elle, tentant d'imaginer une vie différente. Prism s'employait toujours de son mieux à reproduire le faste de la grande salle à manger d'apparat dans celle, plus petite, réservée aux repas intimes. L'argenterie scintillait sur les tables et le service à bord doré à la feuille qu'il avait fait sortir pour l'occasion ajoutait une touche de luxe. Les valets avaient pris position le long des murs, prêts à intervenir au moindre claquement de doigts.

Sa propre mère, la deuxième duchesse, avait tourné le dos au château, et s'était enfuie avec son amant. Pour autant qu'elle sache, Yvette n'avait jamais regretté cette décision. Personnellement, Joan était certaine de n'avoir ni besoin ni envie de tous les atours de la richesse. Elle n'avait que faire d'une cohorte de valets ou d'un majordome.

Prism régnait en maître bienveillant sur la maisonnée, orchestrant chaque repas ou réception avec

la passion d'un directeur de théâtre. Mais les gens ordinaires n'avaient personne qui cuisinait pour eux ou les servait ; ils dînaient seuls avec leurs proches. La troupe de théâtre itinérante qui faisait étape chaque année au château vivait dans des roulottes peintes de couleurs vives et mangeait parfois autour d'un feu de camp.

— Joan ? dit Otis, l'arrachant à ses réflexions.

Greywick l'observait d'un œil inquisiteur.

— À quoi pensez-vous donc, lady Joan ?

— À m'échapper, répondit-elle avec sincérité. C'est votre faute, Otis, avec votre histoire de fuite du presbytère. Je me demandais comment ce serait de fuir Lindow.

— Le mariage vous offrira cette liberté, dit Otis en lui tapotant le bras. J'ai remarqué que vos frères et sœurs mariés reviennent aussi souvent au nid que des pigeons voyageurs. Pourtant, la plupart des gens considèrent le mariage comme une bonne excuse pour éviter la maison familiale, sauf peut-être à Noël.

— Je l'ignorais, dit Greywick avec un drôle d'air.

— Vous ignoriez quoi ? demanda Joan.

— Que vous étiez fiancés tous les deux.

— Nous ne le sommes pas, dit-elle.

— Pas du tout, renchérit Otis.

— Nous sommes juste amis, ajouta Joan qui le pinça gentiment. Les meilleurs amis du monde depuis qu'il a accepté de porter un corset et une robe afin que je puisse endosser un rôle masculin.

— Très aimable à vous, dit Greywick.

— N'est-ce pas ? dit Otis. Je n'arrive pas à croire que j'ai dit oui. Je déteste ce maudit corset, sans même parler du défi qu'il représente dans l'usage d'un pot de chambre.

— Vous n'accepteriez jamais un défi pareil, n'est-ce pas ? demanda Joan au vicomte avec une curiosité sincère.

— De porter un corset ? J'espère que non. Et une robe ? Jamais ! affirma Greywick.

— À cause de ses problèmes de santé, mon père est marié à son corset, souligna Otis. Après la torture de cet après-midi, je ferais sans doute mieux de me passer de gâteau si je ne veux pas finir comme lui.

Le premier plat était déjà bien avancé quand un valet entra et murmura quelques mots à l'oreille de Prism. Le majordome quitta aussitôt la salle à manger – un événement rarissime tant il semblait persuadé que la famille risquait l'inanition s'il n'était pas présent avec son œil d'aigle, remarquant la moindre assiette vide et dirigeant sa troupe de valets d'un haussement de sourcil.

Joan avait oublié l'absence de Prism quand, trois-quarts d'heure plus tard, il réapparut et annonça :

— Lady Bumtrinket !

La belle-mère de Joan bondit de son siège, imitée par tous les convives.

— Tante Daphnée, quelle surpr... quel *plaisir* de vous voir !

Lady Bumtrinket était le genre de lady aux formes rebondies, étincelante de rectitude tel un saumon dodu remontant le courant. Elle avait *toujours* raison, quand bien même le courant semblait prendre une direction différente.

Stupide courant.

Une femme de sa corpulence, de sa lignée et de son éducation ne ressentait nul besoin de s'embarasser des règles sociales qui pouvaient faire hésiter les autres. À quatre-vingts ans bien sonnés, pas loin

même des quatre-vingt-dix, elle avait cessé depuis longtemps de considérer qu'elles s'appliquaient à sa personne.

Comme elle était une parente du *premier* époux de l'actuelle duchesse de Lindow, sir Peter Astley, certains doués de davantage de discernement jugeraient le lien rompu ou du moins relâché après un remariage avec un duc.

Pas lady Bumtrinket.

Elle avait passé son existence dans le giron de la noblesse : ducs, comtes et autres barons étaient essentiels à sa vie au même titre que l'air qu'elle respirait depuis qu'elle avait quitté le domaine ducal où elle était née.

Viola jeta un coup d'œil à Joan, le nez plissé : grand-tante Daphnée suscitait une vive antipathie chez les enfants Wilde à cause de son goût pour un prétendu « franc-parler » qui n'était souvent que synonyme de grossièreté.

— Je regrette que Viola ne soit pas à notre table, dit Joan. Grand-tante Daphnée la terrifie.

Otis, Greywick et elle se dirigèrent vers la porte où le duc et la duchesse accueillaient leur invitée.

— La dernière fois que je l'ai vue, murmura Otis, elle m'a dit que j'étais petit et gras comme un pudding à la graisse de rognon. Raison de plus pour éviter les gâteaux, je suppose.

— C'est faux, lui assura Joan. Si cela peut vous consoler, elle me méprise. Elle pense sans doute que j'aurais dû être cloîtrée à la campagne, ou peut-être abandonnée sur une colline, comme le faisaient les Romains avec les bébés non désirés.

L'éclat de colère dans les yeux de lord Greywick la prit de court.

— S'est-elle aussi montrée horrible avec vous ? s'enquit-elle. Ne vous inquiétez pas, elle va sûrement rejoindre la table de mes parents.

Effectivement, Prism se hâta de faire ajouter un siège à la droite du duc, la place d'honneur.

Lady Bumtrinket passa devant sa nièce et s'avança dans la pièce.

— Je ne crois pas, non. Je vais m'asseoir ici, Prism, décida-t-elle, désignant de l'index la place près de Greywick. Il y a davantage d'espace à cette table et j'y serai plus à mon aise.

Tandis que Joan et Viola la gratifiaient d'une révérence, à laquelle elle répondit d'un signe de tête hautain, Prism fit venir trois valets qui vibrionnèrent quelques instants autour de la table pour disposer un couvert supplémentaire.

— Je prendrai deux œufs de pluvier. Mollets, je vous prie, ordonna lady Bumtrinket au majordome, une fois assise. Je restreins, Prism. La diète, voilà le fléau des personnes âgées parmi lesquelles je me compte à contrecœur. Je peux vous donner un conseil ou deux, Murgatroyd, dit-elle à Otis qui la remercia, tandis qu'elle braquait un regard perçant sur Greywick. Je ne vous ai pas vu depuis un bail, vicomte. Où étiez-vous passé ?

— Dans les lieux que je fréquente d'ordinaire. Comment allez-vous, lady Bumtrinket ?

— La diète rend irritable, lâcha-t-elle d'un ton cassant. Vous en auriez besoin vous-même. Vous avez exagérément forcé du torse. Ou peut-être rembourrez-vous votre redingote ?

Greywick en resta pantois.

— Je vois que j'ai touché une corde sensible, triompha lady Bumtrinket. Je vous suggère de congédier votre valet sur-le-champ et d'en trouver

un qui sera davantage à la hauteur lorsque vous deviendrez duc. Même si vous l'êtes déjà un peu. Nous savons tous que votre père a abdiqué ses responsabilités ducales en désertant son foyer pour un autre.

Joan battit des paupières, sidérée. Elle savait que le père de lord Greywick, le duc d'Eversley, avait choisi de vivre avec sa maîtresse, mais jamais au grand jamais il n'en était fait mention publiquement en sa présence.

Greywick esquissa un sourire poli.

— Je puis vous assurer que le domaine est parfaitement géré en son absence, lady Bumtrinket.

— Vous avez encore beaucoup à apprendre, à l'évidence. Mais comment vous en blâmer ? Vous n'avez pour ainsi dire jamais eu de père, insistait-elle, ignorant son commentaire. Un conseil : montrez-vous prudent dans le choix de votre duchesse. *Très prudent.*

Lord Greywick réagit avec une hostilité muette que Joan trouva plutôt plaisante. Pour autant, elle ressentit le besoin de prendre sa défense. Si elle avait l'habitude de lady Bumtrinket, peut-être n'avait-il jamais eu affaire à elle de si près.

— Je me souviens que vous avez courtoisé une des filles Wilde il y a quelques années, enchaîna lady Bumtrinket sans reprendre son souffle. Ce ne serait pas un mauvais choix, mais la plus jeune n'est encore qu'une enfant, n'est-ce pas ?

Le regard d'aigle passa de l'un à l'autre et s'arrêta sur Joan.

— Toujours célibataire ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit Joan avant de se tourner vers Greywick. N'est-ce pas extraordinaire de constater à quel point les bonnes manières se perdent ?

Ma gouvernante m'a pourtant appris à ne jamais m'enquérir de la situation maritale d'une dame.

— Votre gouvernante avait conscience de devoir redoubler d'efforts avec vous afin que vous trouviez à vous caser avec un peu mieux qu'un simple épicier, riposta lady Bumtrinket. Il n'en va pas de même pour les meilleurs d'entre nous qui arborent l'hermine de naissance. À propos, j'ai vu votre père l'autre jour, ajouta-t-elle à l'adresse de Greywick. Tout d'hermine vêtu. Par ce temps, vous vous rendez compte ? Enfin, avec lui on ne s'étonne plus de rien.

En dépit de son antipathie pour le vicomte, Joan commençait à avoir vraiment pitié de lui. Il ne méritait pas cette attaque en règle.

Apparemment, l'homme n'avait nul besoin de son soutien.

— Le duc d'Eversley est un pair du royaume, répliqua-t-il. S'il souhaite se vêtir de la tête aux pieds de fourrure hors de prix, il en a non seulement le droit, mais aussi les moyens.

Quelque chose dans son expression fit hésiter lady Bumtrinket ; elle pinça les lèvres, puis leva l'index avec autorité. Un valet se précipita.

— Trois autres œufs mollets, ordonna-t-elle. Avec des toasts bien dorés. On en viendrait à se demander si le château fait des économies, vu la frugalité des plats. Je prendrai aussi quelques-uns de ces petits pains et un soupçon d'épinards à la crème. Les légumes sont utiles à la digestion, m'a-t-on dit.

Elle se tourna de nouveau vers Greywick.

— Que diable faites-vous ici, puisque le duc n'a plus de fille en âge de se marier pour l'instant ?

Joan ne put résister à la tentation. Elle lui décocha un sourire innocent.

— Je suis encore célibataire, lady Bumtrinket. Vous venez de vous enquérir de ma situation, rappelez-vous.

Cette dernière étrécit les yeux, puis se pencha vers le vicomte.

— Ne songez même pas à faire de lady Joan votre épouse, lui souffla-t-elle, persuadée à tort qu'un murmure rauque n'était pas audible de l'autre côté de la table. Vous noterez que je la gratifie de son titre honorifique.

Les mâchoires de Greywick se crispèrent.

— Je ne vois absolument aucune raison que lady Joan ne puisse devenir ma duchesse.

« Quelle réponse surprenante », songea l'intéressée. Apparemment, il avait pris la mouche. Sans doute n'était-il pas homme à apprécier les conseils en matière conjugale.

— Moi si ! s'exclama-t-elle avec entrain. Je me permets d'intervenir, puisque vous discutez ouvertement de mon avenir. Si vous tenez à le savoir, lord Greywick et moi ne sommes pas compatibles.

— Bien sûr que si, objecta celui-ci avec une obstination inhabituelle.

Évidemment. Lady Bumtrinket provoquait ce genre de réaction même chez le plus doux des hommes. Le père de Joan lui-même la trouvait insupportable et il n'était pourtant pas facile de l'énerver.

— Avec cette tignasse jaune, je ne lui vois aucun avenir, affirma la vieille lady avec une vulgarité que seule une absolue confiance en soi pouvait autoriser. Greywick, tôt ou tard vous deviendrez duc. Plutôt tôt que tard d'ailleurs, si vous voulez mon avis.